

Quelle est la part du maître ? Quelle est la part de l'enfant ?

— Parfois, nous écrit ce bon « vieux » camarade, encore handicapé par la « vieille manière », parfois, vous dites : « Ah ! tout d'abord, respectez la sincérité de l'enfant »... Puis, voici que vous trouvez que cette sincérité n'est pas toujours bonne à conserver telle quelle et qu'il faut la polir, l'humaniser... Alors, ma foi, moi, je suis bien embarrassé pour prendre là-dedans la « part du Maître » qui me revient... Pour faire le moins de dégât possible, je préfère laisser l'enfant prendre la sienne, largement, et même je lui abandonne volontiers, tout le gâteau... »

Certes, la prudence est quelquefois, pour ne pas dire toujours, une qualité nécessaire, mais avant tout considérons le gâteau : S'il est léger, de bonne mine, de saveur parfaite, abandonnons-le à l'enfant, sans regrets, mais habituons-nous à être exigeants avec les desserts, car les desserts, n'est-ce pas, c'est toujours le morceau de choix que l'on consomme au-delà de la faim.

Il faut redire, encore et toujours, que la sincérité de l'enfant est un gage de réussite. Une émotion réelle, qui sent le besoin de se communiquer, est toujours un point de départ excellent. Si elle est, par surcroît, exprimée dans une langue agréable qui la pare de charme en accentuant sa vérité, il n'y a pas de raison, bien sûr, que nous n'abandonnions notre part de gâteau. Si nous n'avons plus rien à dire, pourquoi voudrions-nous parler ? Gardons, dans ce cas, la prudente réserve qui vaut mieux que l'indiscrétion ou la maladresse.

Mais, attention ! cette passivité du Maître, qui finit peut-être par devenir habitude, ne risque-t-elle pas, quelquefois, de nuire à la qualité du gâteau, le laissant compact et plat comme une galette mal levée ?

Le Maître a pour lui toujours l'avantage de la culture ; son horizon intellectuel plus vaste lui permet de percevoir des formes, des rythmes encore étrangers à l'enfant. Il sait manier avec plus de souplesse la langue française et son expérience du cœur humain peut lui permettre de mettre l'accent sur des aspects inédits de la sensibilité de l'enfant sans en modifier la tonalité. Et c'est aussi une nécessité de lier la littérature enfantine aux mouvements intellectuels de l'époque qui, tout près de nous, concrétisent un moment de l'aventure humaine. Il s'ensuit que, dans la majorité des cas, la part du Maître reste à prendre.

Voici un texte, écrit spontanément sans doute, par une fillette de 10 ans $\frac{1}{2}$:

CE QUE DISENT LES FEUILLES

J'écoute le bruissement des feuilles.

Elles chuchotent. Elles disent qu'il faut qu'elles s'en aillent mourir dans le fossé. Les feuilles se le disent. Les feuilles se le répètent. Elles le disent au Vent :

« Vent, laisse-nous, Laisse-nous vivre encore un peu ».

Les feuilles parlent de mourir. Le vent passe. Les feuilles pleurent. Le fossé est comme un grand tapis jaune.

Ce texte poétique, marqué d'une naïve émotion, a certainement été écrit dans un moment d'inspiration. En lui s'inscrit le rythme et l'âme du poème. Le Maître certainement sent, mieux que l'enfant, cette transposition instinctive qui est le charme de ces lignes et mieux que l'enfant aussi, il sent la cadence de l'expression littéraire.

Sentant ces réalités, il aura son mot à dire, mais apportant sa part, il ne doit absolument pas, modifier en profondeur et en sensation la part de l'enfant. Si nous étions le Maître, voici ce que nous proposerions (avec, bien entendu, tous les risques d'une honnête critique.)

FEUILLES I

J'écoute le bruissement des feuilles.

Elles chuchotent...

Elles disent

Qu'il faut qu'elles s'en aillent

Mourir dans le fossé.

Les feuilles se le disent,

Les feuilles se le répètent...

Elles disent au Vent :

(Oh !) Vent !

Laisse-nous,

Laisse-nous vivre encor (un peu).

Les feuilles parlent de mourir.

Le vent passe...

Les feuilles pleurent

Et le fossé jonché

Est un tapis (vivant).

A haute voix, lisons ce poème et lisons de même la prose dont il dérive, nous constaterons sans peine que la versification a marqué le rythme, accentué la sensibilité incluse dans le texte initial. La part du Maître est ici bien minime quand au fond et à la forme, quelques suppressions de mots : **partie du titre — le — un peu — comme — jaune.** Deux mots ajoutés : **oh ! — vivant.**

Il serait aisé de faire comprendre au jeune auteur les raisons de ces suppressions ou de ses adjonctions, tout en lui laissant le plaisir de l'œuvre authentique.

Cet exemple, qui n'est pas forcément choisi parmi les meilleurs, fait cependant comprendre le sens de l'intervention adulte et les limites de cette intervention dans un domaine où la sensibilité de l'enfant apporte l'essentiel, dans le poème. C'est là, devons-nous dire, que la part du Maître nous paraît la meilleure, la plus légère, la plus délicate à offrir. Il y suffit parfois de points ou de virgules, d'alinéas fort à propos placés, comme l'illustre la curieuse poésie qui suit :

PETIT POUCKET

Dans la forêt,
J'ai rencontré
Le petit Poucet.
Il m'a dit : « L'Ogre est là !
Vite, cache-toi ! »

L'Ogre est passé ;
Il a reniflé...
Il nous a cherchés,
Ne nous a pas trouvés...

Puis, avec Poucet
Je me suis amusée...
Je faisais une couronne de fleurs,
Lorsqu'une voix m'a crié :
— C'est l'heure
de l'école ! Lève-toi !
— Mais pourquoi ?...

En ouvrant les yeux, j'ai appelé :
— Poucet !
Où es-tu passé,
Et la forêt
Avec ses fleurs
De toutes couleurs ?
J'avais rêvé...

MYRTILLE PALATO (10 ans),
« Ma Jolie Vigne »,

Ecole de filles de Vacqueyras (Vaucluse).

Ainsi, dans l'âme de l'enfant, se mêlent le rêve et la réalité, et c'est cet heureux mélange que le Maître ne sait plus bien voir, pour son malheur et celui de l'enfant. C'est la raison pour laquelle nous ne recevons pas beaucoup de belles œuvres, d'œuvres sorties de la vie simple et quotidienne mais atteignant cependant les sommets qui consacrent la culture. Très souvent, pourtant, nous avons en mains les belles prémisses d'un chef-d'œuvre.

Nous écrivons à l'école : « Ce serait si beau cette histoire ! mais c'est un peu court, un peu trop à angles aigus, un peu sec, un peu terne. Si vous faisiez passer un peu de soleil là-dedans... Si vous arrondissiez les pointes, si vous étoffiez ce squelette, là, ici, et si vous ouvriez cette fenêtre qui donne-

rait sur l'infini... Quelle belle histoire nous aurions !

C'est à peu près cela que nous avons écrit à une école qui nous avait envoyé l'émouvante petite histoire que vous allez lire :

MA GENTILLE VOISINE

Pendant que grand'mère était malade, Madame Renaud venait chaque jour apporter le lait, allumer le feu, faire une tisane ou soigner les bêtes.

Mme Renaud m'emmenait chez elle pour dîner. J'ai mangé de la soupe, des haricots, du lapin, deux fois, de la crème à la vanille. J'ai bien dîné.

J'étais chez Mme Renaud ; elle m'a laissé faire ma soupe sur son poêle. J'avais porté une petite casserole ; j'ai mis pommes de terre, carottes et haricots que Mme Renaud triait. Quand ma soupe a été cuite, Monsieur Renaud l'a goûtée. Il l'a trouvée bonne.

M. Renaud avait mal à la jambe. Je lui ai frotté sa jambe malade avec un oignon, puis j'ai mis une étoffe et j'ai ficelé le bandage. M. Renaud disait : « Oh ! la, la... quel remède ! Ça me fait mal... »

Un jeudi, j'ai pris ma couture dans ma mallette et je suis partie chez Madame Renaud. Monsieur Renaud a dit : « Allons, il faut coudre ! Ne perdons pas de temps... » Au bout d'un instant, je suis retournée chez grand'mère pour lui faire du feu.

Grand'mère a repris enfin des forces. Mais il ne fallait pas qu'elle sorte avant de n'avoir plus de fièvre. Mme Renaud continuait de lui rendre service. Grand'mère a dit : « Heureusement que j'ai une bonne voisine ! »

N'est-ce pas que, vous et moi, nous aimerions connaître d'un peu plus près la gentille petite fille de 6 ans 11 mois qui s'appelle Danie Menand et qui porte pour cet âge d'insouciance, tant de gravité dans son cœur d'enfant ! Quelle vaillante femme du peuple sommeille dans cette active fillette toute à ses responsabilités du moment ! Que de détails savoureux nous aurions aimé lire sur la désolation du foyer, les souffrances de la pauvre grand'mère, la vie retrouvée chez Mme Renaud, la quiétude revenue.

Et ce pince-sans-rire de M. Renaud n'est-ce pas qu'il serait curieux de le connaître mieux ?... Il suffisait d'écouter parler la petite fille, de l'interroger sur les faits précis, d'épauler sa confiance en la vie et son ardeur de petite ménagère, il suffisait de si peu ! Mais c'était la part du Maître, et cette part-là, dame, toujours on vous la donne avec parcimonie.. Alors, le beau gâteau, cher « vieux » camarade, n'est que de la galette.

Mais, heureusement, la galette garde son parfum !...

(à suivre.)

E. FREINET.